

JULIEN ROCHARD

Les contes naissent toujours dans l'obscurité

ONCE UPON A CRIME

Thriller

Couverture : @Celestesia_ai



Extrait de Once Upon A Crime

Bonjour papa !

Le petit garçon s'avança vers son père, près de la cheminée. Celui-ci le regarda et sourit. Viens ici, mon garçon, dit-il à son fils.

— Comme tu as de grands yeux, papa !

— C'est pour mieux te regarder, mon garçon !

— Comme tu as de grands bras, papa !

— C'est pour mieux te bercer, mon garçon !

— Comme tu as un grand cœur, papa !

— C'est pour mieux t'aimer, mon garçon !

— Oh ! papa, quel grand poignard et quelles grandes mains tu as !

— C'est pour mieux te libérer, mon agneau !

Sur ces mots, le père serra son garçon dans les bras et lui transperça le cœur qui se brisa sous la lame. L'agneau fut libéré...

Chapitre 1 :

Le chasseur ne viendra pas

Jack roulait à vive allure sur l'autoroute. Ils étaient partis ce matin de très bonne heure pour ne pas être pris dans les bouchons. Comme à son habitude, il avait avalé deux tasses de café et avait fumé au moins déjà cinq cigarettes. Des gitanes, bien sûr. Sa femme, Isabelle, était à ses côtés et lisait le deuxième tome de sa saga favorite "Le destin de Sarah". Jack ne comprenait pas comment elle pouvait dévorer ces romans à l'eau de rose qui, d'après lui, n'étaient qu'une perte de temps.

Après deux heures de trajet, la fatigue se fit sentir malgré la dose de caféine déjà bien présente que Jack avait absorbée. Malgré tous ses efforts pour ne pas succomber, il n'eut pas d'autre choix que de s'arrêter sur la première aire de repos. Bruxelles n'était plus qu'à quatre-vingt kilomètres, mais une pause était nécessaire. Jack ne conduisait que très rarement, sauf pour le boulot, et préférait prendre les transports en commun ou l'avion, mais Isabelle avait tant insisté pour cette virée en voiture qu'il n'avait pas pu lui refuser. Elle qui durant toutes ces années avait été et était encore un véritable soutien dans sa vie. Il lui devait bien ça.

Après avoir garé la voiture, Jack sortit son paquet de gitanes et s'alluma une cigarette. Isabelle le regarda, à la fois inquiète et désespérée. Elle hésita à lui faire une remarque puis se ravisa. Ils sortirent tous deux de la voiture pour prendre un bol d'air, mais le vent était glacial. Le téléphone d'Isabelle sonna. Celle-ci regarda l'écran. Mike. Elle se pressa de décrocher.

— Coucou frangin ! On n'est plus très loin. On s'est arrêtés sur une aire de repos. On est partis très tôt ce matin, on devrait être là dans une heure et demie, deux heures max, c'est ça, chéri, hein ? dit-elle en jetant un regard à son mari.

Celui-ci acquiesça brièvement. Mike était le frère d'Isabelle, celui qui avait tout réussi et pour qui tout allait bien. Des affaires fructueuses, trois magnifiques enfants et une vie rêvée. Un frère qui ne comprenait toujours pas comment sa sœur avait pu se marier avec un policier. Isabelle en était bien consciente. Elle n'avait pas d'autre choix que de faire avec. Choisir entre un frère qui peinait à accepter son bonheur et ses choix de vie et un mari tourmenté par sa vie passée. Elle avait donc choisi de passer les fêtes en famille, tous ensemble. Pour cette année, tout du moins.

— Tout va bien se passer, j'en suis sûre, dit-elle. Mike est spécial, mais au fond il t'a toujours apprécié.

Spécial n'est pas le mot que j'aurais utilisé, pensa Jack.

— Ce qui compte pour moi, c'est que tu sois heureuse, peu importe le reste, répondit-il.

Isabelle sourit à son mari. Ils reprirent la route lorsque la neige commença à tomber.

L'homme regardait avec attention son écran. Des photos de jeunes hommes défilaient de toute part. Des jeunes hommes séduisants, d'autres un peu moins. Mais tous avaient le même objectif : offrir leur service. Non pas par envie, mais par nécessité. Pour la plupart, il s'agissait d'étudiants, certains profils indiquaient même le diplôme. Sans doute pour afficher un gage de qualité. Une manière d'attirer le client. Et de légitimer le tarif, par la même occasion. Le site était entièrement sécurisé et l'identité du client totalement anonyme. Le nom sur l'écran n'était qu'un pseudo parmi d'autres. Un moyen de laisser cours à ses pulsions sexuelles en toute

légalité. Une sexualité digitale et débridée dans un monde en perte.

Après un moment, son regard s'arrêta sur une photo en particulier. Il fit un zoom et la fixa quelques instants. Il nota le numéro inscrit sous la fiche. Sur celle-ci, on pouvait lire : « Eddy, 20 ans. Étudiant en psychologie. Aime la tendresse et les caresses. » C'était lui, il était parfait. Lui qui serait le premier. Il en avait décidé ainsi. Il ne pouvait plus revenir en arrière. Il irait jusqu'au bout désormais. Il prit son téléphone portable et réfléchit un instant à ce qu'il allait écrire. Chaque mot était important, il devait s'appliquer. Au bout d'une minute, il se décida : « Cher Eddy, laisse-moi te découvrir et te montrer un monde où tu seras mon roi. » Il relut son message, loin d'être convaincu, mais appuya sur « Envoyer ». C'était fait. Maintenant, il lui fallait attendre.

Il retourna à son ordinateur et refit défiler quelques photos, mais ne s'arrêta sur aucune autre. Eddy serait le premier, les autres suivraient naturellement. Selon ses envies et son inspiration. Soudain, son téléphone vibra. Il cliqua sur l'écran et le message apparut « Demain soir, 21 h 15. Jardin des Tuileries. Casquette bleue et écharpe beige. Je sifflerai trois fois. » Il avait répondu. Il regarda de nouveau la photo du jeune homme, plus intensément cette fois-ci, et caressa de sa main l'écran de l'ordinateur.

— À demain, Eddy, à demain, lui chuchota-t-il.

— Vous en avez mis du temps ! cria Mike.

Jack finit de sortir les bagages lorsque son beau-frère arriva à ses côtés.

— Salut, Columbo, ça fait un bail, hein ?

Le ton sarcastique de son beau-frère l'énervait sans cesse, mais Jack était passé maître dans l'art de faire semblant.

— Heureux de te voir, Mike. Je vois que tu es toujours en forme.

— Toujours ! s'exclama celui-ci. Et encore plus depuis que Carole et moi, nous pratiquons la pleine conscience ! Tu devrais essayer, ça fait un bien fou ! Tu te concentres sur le moment présent, et rien d'autre. Notre couple est transformé depuis !

— Ouais, j'y penserai peut-être, répondit Jack.

C'était tout ce qu'il détestait chez son beau-frère. Cette suffisance mal placée et cette manière d'afficher son bonheur parfait devant ses yeux. Il détestait être ici, il détestait devoir faire semblant. Pour Isa, se dit-il. Un mauvais moment à passer, pour Isa. Cela faisait deux ans que Jack était à la retraite. Ancien policier à la brigade criminelle, son boulot lui avait pris tout son temps, du temps qu'il n'avait pas partagé avec sa femme. Ni avec sa fille d'ailleurs. Une fille qu'il ne voyait plus depuis des années et qui avait rompu tout contact. Il avait bien tenté de la revoir, mais elle n'habitait plus à l'adresse indiquée. Elle était partie sans donner de nouvelles. C'était sa faute à lui, après tout. Si seulement il avait pu être un père avant d'être un flic, les choses seraient différentes aujourd'hui. Pour Elena, c'était trop tard. Isabelle, quant à elle, était toujours là, elle avait tenu le choc. Elle l'aimait encore, mais leur relation était parfois compliquée. Carole les accueillit, toute souriante.

— Dépêchez-vous d'entrer, il gèle dehors !

Jack lui fit une bise et lui tendit une boîte de chocolat. Contrairement à Mike, Carole dégageait des ondes positives et lui redonnait facilement le sourire. Ils s'appréciaient tous deux et c'était toujours un plaisir de se retrouver lors de rares occasions.

— Merci, Jack, c'est adorable, comme toujours. Ce n'était pas la peine, tu sais !

Des cris et des rires se firent entendre. Trois têtes blondes descendirent les escaliers. Les enfants de Mike et Carole. 7, 9 et 12 ans. Jack ressentit à cet instant même toute l'excitation de la fête de Noël arrivant à grands pas.

La neige continuait d'étendre son manteau blanc et commençait à recouvrir les trottoirs de la capitale. Édouard ferma à clef la porte de l'immeuble et descendit les escaliers. Madame Bertier, sa propriétaire, croisa son chemin.

— Ah, Édouard, tu tombes bien ! Je n'ai toujours pas reçu la moitié du loyer. Il faudrait vraiment y penser !

— Bonjour, Madame Bertier, je fais de mon mieux. Je vous promets, vous aurez tout cette fin de semaine.

Édouard avait du mal à joindre les deux bouts. Son boulot de magasinier à temps partiel ne suffisait plus. Les loyers à Paris étaient trop chers pour lui. Sa sœur Mathilde, qui vivait en Angleterre, lui avait envoyé de l'argent il y a quelques mois. Mais aujourd'hui, il ne pouvait compter que sur lui-même. Il avait découvert ce site, s'était refusé à franchir cette limite. Et puis il avait cédé. Il était beau, jeune et fort. « L'argent ne tombe pas du ciel », lui disait son père. Ce n'est que temporaire, le temps de trouver un vrai job, s'était-il promis. Il avait revêtu son long manteau noir, sa casquette bleue et portait une large écharpe beige. Il regarda sa montre, le cadran digital affichait 20 h 42. Il continua de marcher d'un pas rapide, le jardin des Tuileries n'était plus très loin, mais le froid lui gelait les mains et le vent hivernal ralentissait sa cadence. Tout en marchant, il rencontra quelques sans-abris et fut témoin d'une bagarre de rue.

Deux jeunes se criaient dessus et semblaient être sous l'emprise de l'alcool. Une situation anodine, se dit-il. Il resta

cependant prudent. Il connaissait bien Paris et était accoutumé à sa métamorphose nocturne. Lui, l'étudiant en psychologie, était bien placé pour comprendre le genre humain et ses dérives. Ce qui pouvait expliquer pourquoi il avait choisi de se prostituer. L'argent était sa première motivation, bien sûr, mais il avait choisi de voir les choses sous un autre angle. 21 h 02. Édouard passa à proximité du Palais du Louvre. Malgré la neige, il aperçut quelques silhouettes. Deux jeunes camés le regardèrent avec insistance.

— Eh, mon gars ! T'en veux ? C'est de la bonne ! lui dit l'un deux.

Il ne répondit pas. Il savait pertinemment comment cela fonctionnait. S'il voulait les emmerdes, répondre était le meilleur moyen de les obtenir. Aussi, il détourna le regard et les deux individus reprirent une dose. C'est comme ça que ça marchait ici. Des camés au haschich, au LSD, des putes, des gigolos. Une réalité violente et cruelle qui vous frappe de toute part. Édouard ne découvrait pas ce monde. Il s'en était presque habitué, comme une addiction lui aussi, dont il peinait à se défaire. La nuit, le joli labyrinthe des tuileries avec ses haies bien taillées était réputé comme un des endroits les plus glauques de Paris. Personne n'osait s'y aventurer, mais tout le monde savait ce qui s'y passait. Le jardin des proies, comme ils l'appellent. Mieux qu'une boîte ou un bar gay.

Le jeune homme pénétra dans une des allées. Une haie de deux mètres l'entourait. Juste à côté, il reconnut une statue du sculpteur Aristide Maillol. Cela le fit sourire. Les spectateurs de la nuit, comme il les appelait, n'étaient pas là pour une leçon d'art. Plus loin, il put facilement apercevoir un homme d'une quarantaine d'années qui portait une capuche. Celui-ci parlait avec un autre homme, beaucoup plus jeune, à qui il s'empressa de donner un billet. Celui-ci le mit dans sa poche. Édouard observa le reste de la scène. Cela le dégoûtait, mais il ne put

s'empêcher de continuer à regarder. Un sentiment de honte et de mépris envahit tout son être. Ces hommes qui vendaient leur corps pour de l'argent. Parfois, il se demandait si l'appât du gain était leur véritable leitmotiv. Il regarda sa montre qui indiquait désormais 21 h 16. Il regarda autour de lui et ne vit personne dans l'allée. Il siffla trois fois, comme il l'avait dit. Personne n'apparut.

Il siffla de nouveau lorsque son téléphone vibra dans sa poche intérieure droite. Il enleva son gant gauche et plongea sa main afin de saisir l'appareil. Il fit glisser son doigt afin de déverrouiller l'écran. Il lut le message « Siffle, mon roi, siffle ». Il remit son téléphone dans sa poche et siffla trois fois. Il attendit quelques instants et se remit à siffler. Il entendit des pas qui se rapprochèrent. Il regarda devant lui, mais il n'y avait personne. Il recommença à siffler une fois, deux fois lorsqu'il s'arrêta net. Il sentit une présence derrière lui et un souffle chaud vint frapper sa nuque.

— Te voilà enfin, entendit-il.

Édouard ne dit rien. La voix de l'homme était virile et pleine d'assurance. Sa main droite serrait doucement la gorge du jeune homme qui n'osa faire le moindre mouvement. Les deux hommes étaient totalement seuls. Seules quelques voix au loin se faisaient entendre à travers les haies d'ifs. Édouard sentit que l'homme le serrait plus fort.

— Je t'ai cherché longtemps Édouard, lui dit celui-ci. Pourquoi n'es-tu pas resté sur le chemin ? Les bois sont trop dangereux et les loups sont partout...

Pris d'un sentiment de panique, le jeune garçon tenta de se dégager, mais l'homme avait beaucoup trop de force. Sentant qu'il ne pouvait rien faire face à cet individu, il essaya de crier, mais la main puissante de ce dernier vint se coller sur son visage. Pourquoi avait-il accepté ce rendez-vous ?

Pourquoi avait-il accepté de pénétrer dans ce monde qui lui était si étranger finalement ? Désormais, c'était trop tard. Il avait joué à un jeu dont il connaissait les risques. Un jeu dangereux, trop dangereux pour lui.

— Les loups sont partout. Pourquoi n'es-tu pas resté sur le chemin ? répéta l'homme.

Et il enfonça doucement la lame dans l'abdomen d'Édouard qui s'écroula au sol.

Jack sortit sur la terrasse, fouilla dans sa poche d'où il sortit une cigarette. Il la porta à ses lèvres et l'alluma.

— Gitanes un jour, gitanes toujours ! Certaines choses ne changent jamais à ce que je vois !

Jack reconnut immédiatement la voix de Carole. Suite à sa dépression, cela faisait deux ans qu'elle n'avait pas retouché à une cigarette. Rien que l'odeur la dégoûtait. Il se retourna pour lui adresser un sourire. Une pensée traversa son esprit, une pensée qu'il se força à rejeter. Cette admiration qu'il avait pour cette femme. C'était plus fort que lui, hors de sa volonté. C'était plus qu'une simple attirance charnelle, c'était tout autre chose.

— Comment tu vas, Jack ? lui demanda-t-elle. Est-ce que tout va bien ?

— Pourquoi ça n'irait pas ? répondit-il.

Carole connaissait Jack depuis longtemps. Cette manière à lui de tout garder, de tout encaisser.

— Tu sais très bien ce que je veux dire par là, lui dit-elle. Tu n'as pas dit un mot durant toute la soirée. Ce n'est pas un proche, tu sais. Juste un constat.

— Je vais très bien, rassure-toi. C'est juste que...

— Elena, c'est ça ? le coupa-t-elle.

Jack tira une dernière fois sur sa cigarette avant d'écraser le mégot sur le rebord de la fenêtre.

— Retournons à l'intérieur, dit-il en regardant Carole droit dans les yeux. Tu vas finir par attraper froid par un temps pareil.

Carole n'insista pas et tous deux rentrèrent dans la maison.

L'homme coupa le contact de la camionnette, regarda attentivement autour de lui. Les rues étaient désertes. Personne aux alentours. Il enfila une paire de gants en latex et revêtit sa veste noire. Il sortit lentement du véhicule et se dirigea vers les deux portes arrière. Il tira le corps d'Édouard vers lui, soigneusement enroulé dans un sac, tout en prenant le soin de vérifier qu'il était parfaitement seul. Une voiture passa à côté de lui, mais ne s'arrêta pas. Le paysage enneigé dans la nuit glaciale était son meilleur allié et il le savait.

La camionnette était garée dans la rue d'en face. Il n'y avait qu'une cinquantaine de mètres qui le séparait du bâtiment. Il se hâta de porter le corps sur son dos avant d'arriver à l'entrée de l'immeuble. Quatre noms étaient inscrits à côté du digicode. L'un d'entre eux était quelque peu effacé. Néanmoins, on arrivait encore à lire : « Édouard Sarensky, app. 203 ». L'homme prit le trousseau de clés trouvé dans la veste de sa victime. Il essaya la première, l'inséra dans la serrure, mais la porte refusa de s'ouvrir. La deuxième clef était la bonne. Il ouvrit la porte d'entrée de l'immeuble. Au premier regard, celui-ci sembla assez délabré. Sur sa gauche, il vit les boîtes aux lettres remplies de courrier. Des prospectus de tous genres, des offres promotionnelles, des factures non payées...

Il comprit la raison pour laquelle Édouard avait si facilement plongé, pourquoi il avait accepté de se livrer. Tout ça pour de l'argent, pour une vie plus facile. Désormais, il

n'aurait plus à subir ça. Il l'avait enfin délivré de ses fausses espérances. L'immeuble était vide à cette heure-ci, mais il ne s'attarda pas. Il monta péniblement l'escalier avec le corps sur son dos. Personne ne l'avait vu. Il arriva enfin devant la porte de son appartement. Il entendit des bruits de pas se rapprocher. Sans doute des voisins rentrant d'une soirée. Il posa le corps sur le sol et se dépêcha de saisir la clef. Il la fit tomber. Il commença à paniquer et se reprit immédiatement. Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres. Ils arrivèrent en haut de l'escalier lorsqu'ils aperçurent une porte claquer et se refermer dans un bruit assourdissant. L'homme reprit son souffle, essuya son front de sueur et regarda devant lui. Le corps d'Édouard Sarensky, sa première victime, gisait dans un sac sur le sol de son propre appartement.

— On a réussi Eddy, on a réussi... Tous les deux.

Et il sourit.

08 h 42. Jack ouvrit péniblement les yeux, réveillé par les vibrations de son téléphone portable posé sur la table de nuit. La soirée avait été longue et son haleine était encore bien chargée d'Armagnac. Combien de fois il s'était juré de ne plus toucher à l'alcool, d'avancer et de laisser tout ça derrière lui ? Chaque fois, c'était la même rengaine. Le téléphone vibra encore, mais Jack n'y porta pas attention. Il se leva, s'étira et enfila ses habits de la veille. Il descendit les escaliers et trouva Mike dans la cuisine.

— Bien dormi, Cendrillon ? demanda celui-ci.

— J'ai connu de meilleures nuits, lui répondit Jack.

— À une période, rien ne pouvait t'arrêter, tu te souviens ? Personne ne t'arrivait à la cheville, tout le monde te respectait, tu te souviens Jack ?

— Comment je pourrais oublier...

Jack avait commencé à boire lorsqu'il était rentré à l'école de police. Il avait réussi l'examen haut la main et avait fait ses preuves, mais des soucis personnels l'avaient plongé dans une spirale. Une spirale qui lui avait valu un blâme de son supérieur et une suspension d'un an. Le départ de sa fille l'avait bouleversé et il savait pertinemment que son penchant pour la bouteille avait joué dans la balance. Dès lors, il s'était pris en main, avait fait une cure, avait tenté de renouer une vraie relation avec sa femme. Malgré cela, aujourd'hui, les choses étaient bien différentes.

— Un café bien noir sans sucre, comme d'habitude, lui demanda Mike. Avec deux œufs brouillés, je crois ?

— Volontiers pour le café, répondit Jack. Les œufs, j'ai peur que ça ne passe pas ce matin...

Mike prit la cafetière et versa le café dans une tasse. L'odeur se dégagea dans toute la cuisine.

— Fais gaffe, c'est brûlant ! dit Mike en riant. Au fait, ça te tenterait d'essayer une séance de yoga ce matin ? continua-t-il. Je te promets que tu vas adorer ça ! Et puis... c'est la meilleure thérapie contre la gueule de bois !

Aucune envie de méditer, pensa Jack. Il saisit sa tasse, en but une gorgée et la reposa sur la table.

— Je ne sais pas trop, Mike, tu me connais, dit-il. Ce genre de truc, ce n'est pas trop pour moi.

— Ce genre de truc, comme tu dis, est...

La voix d'Isabelle interrompit soudainement la discussion.

— Chéri, ton téléphone. Il n'arrête pas de vibrer, je crois que tu as reçu un message. Je ne suis pas sûre, mais je crois que c'est Stéphane Sanders. Ce ne serait pas un de tes anciens collègues ?

Sans même répondre, il saisit le téléphone que sa femme lui tendait. C'était bien Sanders, un de ses coéquipiers avec qui il avait travaillé sur une affaire délicate. L'affaire de la petite Julie, 13 ans, qui avait été retrouvée au fond d'un bois, assassinée sauvagement. L'enquête avait duré des mois et avait mené à une histoire de rite satanique orchestré par les parents mêmes de la jeune fille. Jack avait alors obtenu l'aide de Sanders puisque celui-ci était criminologue. Sa participation à l'enquête avait contribué à l'arrestation des parents. Pourquoi celui-ci avait-il tenté de joindre Jack, désormais en retraite ? Jack composa son répondeur. Le message était court, mais celui-ci retint toute son attention. Son regard changea et ses pensées prirent le dessus. Il recomposa une seconde fois son répondeur pour être sûr.

« Salut, Jack, c'est Stéphane. Désolé de t'emmerder, je sais que ça fait un bail, mais je crois que je vais avoir besoin de ton aide. On a retrouvé un corps ce matin de bonne heure. Dans l'appart d'un immeuble. C'est la concierge qui l'a trouvé. Elle s'inquiétait de ne pas entendre de bruit. Il faut que tu voies ça, Jack ! Ce pauvre gamin a été sauvagement mutilé. Le tueur a gravé sa signature sur le corps. Il se fait appeler "Le Conteur". Vu la mise en scène, j'ai bien peur que ce ne soit que le commencement. Rappelle-moi vite !! »

Sanders tenait la main de la concierge, dévastée par ce qu'elle avait découvert.

— Calmez-vous, Madame, calmez-vous...

— Mon Dieu, comment c'est... comment est-ce possible ? Qui a pu commettre une chose pareille ? Ce pauvre gamin, comment... dit-elle d'une voix tremblante.

Il parla d'une voix basse, tentant de rassurer la pauvre femme.

— Je n'en sais rien, Madame. Une enquête va être ouverte.

— Vous allez le retrouver, inspecteur, le salaud qui a fait ça ?

— Je ne suis pas inspecteur, Madame, je suis criminologue.

— Criminologue ?

— C'est ça, j'aide la police en leur donnant des informations sur le profil de l'assassin.

— Vous n'allez rien faire alors ?

La concierge se remit à s'effondrer en larmes.

— Je...

Son téléphone sonna dans sa poche droite intérieure.

— Un appel important, veuillez m'excuser, dit-il.

Mme Bertier continuait de sangloter.

— Pauvre Édouard !

Sanders regarda l'écran de son smartphone. C'était Jack. Il décrocha rapidement.

— Jack, vieux frère, merci d'avoir rappelé si vite. C'est l'horreur ici.

Jack ne lui laissa pas le temps de développer.

— Pourquoi m'as-tu appelé, Stéphane ?

— Pourquoi je... ? demanda celui-ci, étonné. T'as eu mon message, non ?

— Évidemment, dit-il. Ce que je te demande, c'est pourquoi tu m'as contacté, moi ?...

Jack était à la retraite depuis peu de temps, et dès lors, il n'avait plus eu de nouvelles de ses collègues, même les plus proches. Sanders ne faisait pas exception. Malgré toute l'estime qu'il avait encore pour lui, Jack était conscient des erreurs du passé qu'il avait commises et qui avaient pesé sur ses relations. Lui, l'inspecteur solitaire, toujours à foncer et à poser les questions après. Sanders connaissait parfaitement ses méthodes peu orthodoxes, méthodes qui ternissaient l'image de la police. Peu à peu, Jack s'était détaché naturellement de la brigade criminelle. Et les autres n'avaient rien fait pour l'en empêcher, au contraire. Sanders suivait le système et n'avait pas toujours approuvé le modus operandi de Jack, mais au moins il reconnaissait les résultats et c'est ce qui comptait. « On n'arrête pas les criminels avec la loi, mais en pratiquant la loi des criminels », répétait Jack. Pour Sanders, cela sonnait désormais comme une évidence...

— Écoute Jack... (il réfléchit un moment à ce qu'il allait dire) J'ai vraiment besoin de toi sur ce coup-là. Celui qui a fait ça a tout mis en scène. Pour tout te dire, je crois que ça va continuer. Comme je te l'ai dit, il a laissé sa marque. « Le Conteur ». Le gamin a été éventré et recousu ! Ce n'est pas un putain d'amateur, Walsh ! Il avait déjà tout prévu, c'est certain !

Sanders attendit une réaction de son ex-collègue, mais la seule chose qu'il entendit fut :

— Désolé Stéphane, mais je ne peux rien pour toi, plus maintenant...

— Attends, Jack... !

— Désolé...

— Jack ? Jack ?! Et merde !!

Et il raccrocha.

— Sanders !!

— Quoi encore ?!

— Il faut absolument que vous voyiez ça.

— Voir quoi ?

— Ça...

Un jeune policier de la brigade criminelle éteignit la lumière de la pièce où se trouvait le corps d'Édouard Sarensky, enveloppé d'un manteau rouge-écarlate, l'abdomen marqué de la signature du tueur. Le Conteur, après l'avoir poignardé à plusieurs reprises, avait pris un soin particulier à le recoudre post-mortem. Les points de suture étaient parfaits. Une équipe de la BC s'efforçait de récolter un maximum d'indices et passait la pièce au peigne fin. L'enquêteur alluma une lampe de poche qu'il pointa sur le plafond.

— Regardez ça, dit-il en s'adressant à Sanders.

Ce dernier leva lentement les yeux vers le haut. L'inscription qui se révéla sous les effets des ultraviolets le laissa sans voix.

— Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire, à votre avis ? demanda le jeune policier. Vous pensez qu'on a affaire à un détraqué ?

Sanders continuait de fixer la phrase écrite au plafond. Phrase que l'on ne pouvait déceler à la lumière blanche, mais les ultraviolets venaient de révéler la nature profonde de l'assassin.

— Aucune idée, répondit Sanders. Aucune idée, répondit-il à voix basse, pensif.

À deux mètres au-dessus du corps de la victime, l'assassin avait lancé son premier avertissement : « Le chasseur ne viendra pas ».

Chapitre 2 :

Le fruit défendu

Isabelle se retourna et vit son mari redescendre les escaliers. Elle vit tout de suite que quelque chose le préoccupait.

— Il te voulait quoi, Sanders ?

— Rien d'important, une ancienne info sur une enquête en cours, répondit-il.

— Une ancienne info ? Il sait pourtant que tu n'es plus en service, non ? lui demanda-t-elle, étonnée.

— C'est vrai, mais parfois le passé te rattrape, dit-il, voulant couper court à cette conversation.

Il y a une chose dont Jack était convaincu, c'est qu'il ne fallait jamais mélanger la vie privée et la vie professionnelle. Combien de fois il avait impliqué Isabelle et Elena dans ses histoires et cela ne lui avait apporté que des soucis. Une vie de famille chamboulée. Il ne voulait plus refaire les mêmes erreurs. Oui, il avait dit non à Sanders et il avait ses raisons. Il était temps pour lui de passer à autre chose. Pourtant, il ne pouvait s'empêcher de repenser aux mots que son ex-collègue avait prononcés : « gamin éventré et recousu ! », « pas un amateur ! », « signé le Conteur ! »... Qu'est-ce que tout ça pouvait bien vouloir dire ? Qui était le taré à avoir commis ce crime ? Est-ce qu'au moins, tout ça avait un sens ? Trop de questions dont il n'avait pas les réponses. Et après tout, il n'avait plus à s'impliquer dans tout ça.

— Alors Jack, cette séance de yoga, toujours partant ?

La voix de Mike le renvoya à la réalité, et pendant une seconde, il se mit à penser qu'il aurait dû réfléchir à la proposition de Sanders.

L'horloge de la salle d'autopsie affichait 13 h 39 lorsque Steiner, le médecin légiste, enfila une paire de gants, ajusta la luminosité de la lampe d'examen et se prépara à procéder à l'examen externe et interne du corps du jeune homme.

— De quoi s'agit-il cette fois-ci ? demanda-t-il en s'adressant à Sanders. Je n'ai pas vraiment eu le temps de lire le dossier. J'ai une jeune femme qui m'a été amenée hier soir. J'ai dû terminer ce matin de bonne heure. Accident de voiture avec un camion dans un virage. Le passager s'en est sorti, elle n'a pas eu cette chance. Vous savez ce que c'est ! Le coup classique, quoi.

Steiner sourit légèrement. Sanders ne s'était jamais habitué à la manière dont les médecins légistes parlaient de leur travail. Leur rapport à la mort était de toute évidence différent chez eux.

— Édouard Sarensky, 20 ans, étudiant en psychologie, dit-il. Il a été retrouvé mort ce matin dans son appartement par la concierge de l'immeuble sur les coups de 8 h 15, selon ses dires.

— Le gars n'y est pas allé de main morte, si vous me permettez l'expression.

Le légiste esquissa un léger sourire, mais reprit son sérieux en voyant le visage sans expression de Sanders.

— Je vais commencer par faire un examen externe et ensuite j'ouvrirai son abdomen voir ce qu'il peut nous révéler. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi le tueur l'a tout d'abord poignardé à plusieurs reprises et a ensuite pris le soin de recoudre le tout.

— C'est là toute la question, doc, continua Sanders. À première vue, je dirais que c'est un perfectionniste qui ne laisse rien au hasard. C'est un esthète et il aime le travail bien fait. Ce qu'il détruit, il le reconstruit ensuite.

Tout en examinant la peau et les ongles du cadavre, le légiste jeta un regard perplexe à Sanders.

— Vous voulez dire qu'on aurait affaire à un tueur en série ?

— Trop tôt pour le dire, Édouard Sarensky est la première victime que l'on a retrouvée et la dernière, je l'espère, mais c'est fort possible, oui.

— Certaines parties des ongles de la main droite sont légèrement cassées ce qui pourrait signifier que la victime a essayé de résister, mais il n'y a aucune trace de cheveux, de sang ou de quoi que ce soit, affirma le légiste. Soit ce pauvre gamin n'a pas eu le temps de se défendre, soit...

— Soit le tueur s'est chargé de nettoyer derrière lui. Je vous l'ai dit, ce n'est pas un amateur.

— Et ce manteau rouge et cette inscription sur le ventre, ça veut dire quoi d'après vous ?

— C'est un message et il est très clair, répondit Sanders. Le tueur a gravé sa signature pour que l'on retienne son nom, savoir que c'est lui qui est aux commandes.

— Et le manteau ? Le rouge symbolise la puissance, ce serait un moyen de montrer sa supériorité ?

— Je pense plutôt que c'est une mise en scène, une façon à lui de montrer qu'il sait ce qu'il fait et qu'il le fait bien. Il a tué ce pauvre garçon pour une raison que l'on ignore encore, mais le manteau est un symbole. Lors de certains sacrifices humains, les condamnés étaient vêtus d'un habit spécial, les

remerciant en quelque sorte de se démunir de leur corps physique. Seul l'âme perdue.

— Un sacrifice ? Vous pensez qu'il a été sacrifié ? s'interrogea Steiner.

— Dans ce genre d'affaires, on n'est jamais sûr de rien... Alors, ça donne quoi ? Vous avez trouvé quelque chose ?

— Je n'en suis pas sûr...

Steiner prit une petite lampe et éclaira les entailles au niveau de l'abdomen.

— Vous voyez ?

— Non, quoi ? demanda Sanders

— À l'œil nu, on ne fait pas la différence. Mais la lumière vient tout changer et dévoile ses secrets.

Sanders remarqua l'enthousiasme de Steiner.

— La couleur au niveau de la signature du tueur et des coutures est beaucoup plus vive que celle des entailles encore visibles.

— Et alors ? Ça veut dire quoi ? demanda Sanders en attente de réponses concrètes.

— Ça veut dire que l'inscription que le tueur a laissée sur l'abdomen de sa victime a été faite des heures après que celle-ci a été sauvagement poignardée !

— Pourquoi l'avoir poignardé et attendu autant de temps pour le recoudre et marquer sa signature ?

— Peut-être a-t-il manqué de temps et a été contraint de faire les choses en deux fois...

— Je pense plutôt que notre jeune Édouard était déjà mort et que le tueur l'a ensuite ramené chez lui pour peaufiner son œuvre.

Steiner saisit la scie médicale posée sur la table d'autopsie.

— Je serais vous, je reculerais d'un pas, dit-il à Sanders qui s'exécuta.

Le bruit de la scie résonna entre les quatre murs de la salle et Steiner commença à rouvrir l'abdomen d'Édouard.

Sanders détourna le regard.

— Eh ben merde, alors !

Sanders se retourna et resta estomaqué. Face à lui, le corps d'Édouard Sarensky, vidé entièrement de ses entrailles. Steiner plongeait la main dans l'abdomen et en ressortit un morceau de pierre. Tous deux se regardèrent dans l'incompréhension la plus totale.

15 h 12. L'homme fixait l'écran de l'ordinateur. Cela faisait plus d'une heure qu'il avait envoyé son message. Accroché au mur, le visage du jeune Édouard imprimé sur une feuille A4. Sur celui-ci, une croix au marqueur rouge et juste en dessous, on pouvait lire « libéré ». L'homme changea le disque de sa chaîne hi-fi et monta le volume à fond. Thunderstruck d'AC/DC résonna dans toute la pièce. Il prit la bouteille de Téquila posée sur le bureau et se remplit un shot qu'il avala cul sec. Il avait déjà vidé la moitié de la bouteille et les effets de l'alcool le rendirent encore plus nerveux qu'il ne l'était.

— Si ce n'est pas toi, ce sera un autre... Les loups sont partout, pourquoi n'es-tu pas resté sur le chemin ? Si ce n'est pas toi, ce sera un autre... répéta-t-il.

Il continua de fixer la photo affichée à l'écran. Il s'agissait d'un jeune de 22 ans, Tommy, passionné de mangas japonais. Sa prochaine victime, c'était lui. Le garçon faisait plus jeune que son âge et tout ça était vraisemblablement

nouveau pour lui. Son inscription sur le site était récente, peut-être quelques mois tout au plus. Ce serait facile de l'attirer, de le charmer et de le tuer. Tout ça n'était qu'une question de temps. L'homme s'apprêtait à taper sur les touches de son clavier lorsqu'une notification s'afficha. « Nouveau message de Tommy ». Tout vient à point qui sait attendre, te voilà enfin, dit-il en affichant un sourire. Que la partie commence. Comme avec Eddy, il fallait trouver les mots justes. Et toucher le cœur de la cible. Il lut le message qui apparut face à lui :

— Bonjour, moi c'est Tommy, tu recherches quoi ici ?

Il réfléchit un moment avant d'écrire sa réponse. Il connaissait parfaitement les rouages de ce système. Les gars qui côtoyaient ce genre de sites n'étaient là que pour une chose : satisfaire leur envie et profiter de jeunes gens à la recherche d'argent facile. Ces types le dégoûtaient, mais il ne pouvait rien faire contre ça. Il ne pouvait qu'être témoin de ce monde de dépravation où règnent les loups. Ces loups qui étaient trop nombreux et qui avaient faim. Il fallait trouver un moyen de les affaiblir, de les combattre. La réponse était l'agneau, cet agneau innocent qu'il devait libérer avant d'être dévoré par la bête immonde...

Encore stupéfait par la découverte, Steiner prenait quelques photos du cadavre, à la fois fasciné et désespéré. Au bout de la pièce, Sanders décrocha son téléphone et appela le commissaire Pelletier.

— Pelletier de la DRPJ, j'écoute ?

Pascal Pelletier, 58 ans, était commissaire depuis plus de 12 ans maintenant et s'était forgé une sacrée réputation au sein de la brigade. Un homme dur, mais juste. Un homme qui avait perdu sa fille de 9 ans lors d'une sortie en bateau. L'histoire avait défrayé la chronique. Certains accusaient Pelletier d'être trop absorbé par son boulot tandis que d'autres étaient

parfaitement conscients de l'amour qu'il portait à sa famille. Ce jour-là, en mer, ce n'était qu'un accident. Une seconde de relâchement qui avait coûté la vie à la petite Sarah. D'autres y voyaient un homme irresponsable, un père absent. Sanders respectait l'homme qu'il était et son engagement au sein de la brigade.

— Commissaire, c'est Stéphane Sanders.

— Sanders ? réfléchit-il un instant. Ah oui, le criminologue ! C'est ça ? Vous aviez bossé avec Walsh sur l'affaire de la petite Julie, je crois ? Un drame terrible.

Un blanc s'installa quelques secondes.

— Exact, répondit Sanders.

— Que se passe-t-il ? demanda Pelletier. J'ai une réunion avec le maire dans 30 minutes.

— On a retrouvé un corps ce matin, Monsieur. Un certain Édouard Sarensky...

Pelletier l'interrompit.

— Je sais déjà tout ça, Sanders, dit-il. Une équipe a été envoyée ce matin à l'adresse où le corps du gamin a été retrouvé.

— Justement, monsieur, continua Sanders. Steiner, le légiste a procédé à l'autopsie et...

Il s'arrêta un moment comme pour chercher ses mots.

— Et quoi, Sanders ? Accouchez, bordel !

— On a retrouvé des pierres dans l'abdomen de la victime... dit-il, comme si une bombe venait d'exploser dans la pièce et qu'un bruit sourd avait envahi l'atmosphère.

— Qu'est-ce que vous racontez ? demanda le commissaire, comme pour être sûr d'avoir parfaitement entendu. Des pierres ? Comment ça des pierres ?

— Plusieurs petites pierres, Monsieur. C'est pour ça que l'abdomen a été ouvert et recousu. On comprend mieux pourquoi.

À l'autre bout du fil, la voix de Pelletier se fit plus calme.

— OK, je veux que vous preniez des photos du corps et que vous demandiez au légiste de me faire un rapport complet, vous m'envoyez tout ça par mail dans les heures qui suivent, c'est bien compris Sanders ?

— Parfaitement, monsieur. J'ai tenté de joindre Walsh, mais...

Pelletier l'interrompit de nouveau.

— Walsh ? Il est à la retraite maintenant, je me trompe ? C'était un super flic, mais il est passé à autre chose. On va gérer cette affaire sans lui. Vous allez bosser avec Maranson, il est un peu maladroit, c'est vrai, mais il est intègre et loyal, répondit-il.

— Maranson ? Philippe Maranson ? Mais Commissaire...

— Pas de mais qui tienne, Sanders. Vous ferez ce que je vous dis, un point c'est tout ! Envoyez-moi tout ce que vous avez sur ce Sarensky !

Et il raccrocha.

— Très bien, Commissaire, répondit Sanders, dans le vide.

Maranson... le genre de type qui connaît le dictionnaire par cœur, mais qui ne sait pas lacer ses chaussures correctement.

— Ce que je recherche ? pensa l'homme, fixant la photo de sa prochaine victime. À te libérer, bien sûr. Te libérer de ce mal qui ronge l'humanité.

Et il commença à taper sur son clavier.

— Je te cherche toi, Tommy, et maintenant je t'ai trouvé. Tu es si beau, tu sais.

Et il cliqua sur « Envoyer le message ». Et la réponse ne se fit pas attendre.

— Merci, mais qu'est-ce que tu kiffes faire ? répondit le jeune homme.

« Highway to hell » grondait dans la pièce, l'homme ne quittait pas l'écran du regard, concentré et déterminé.

— J'aime être surpris..., répondit-il. Je suis ici parce que je te trouve surprenant, Tommy.

Le sourire aux lèvres, il relut son message qui apparut sur l'écran. N'en avait-il pas trop fait ? Après tout, ce n'était qu'une question d'argent. Tu paies et tu obtiens ce que tu veux. C'est comme ça que ça fonctionne, n'est-ce pas ? se dit-il à lui-même. Il resta devant l'ordinateur, mais ne reçut, cette fois, aucune réponse immédiate. Il s'impatienta et décida de renvoyer un message.

— Tommy, tu es toujours là ? écrivit-il. Tu es disponible ? continua-t-il, comme pour forcer le jeune homme à se décider.

Il attendit une bonne minute avant de voir apparaître un nouveau message.

— 80 € pour une heure. Paiement en cash. Je suis disponible jeudi soir pour 22 h 00. Près de la station de métro Château - Rouge, dans le 18^e. L'emplacement exact te sera envoyé le soir même.

— Parfait, répondit-il simplement. À jeudi, cher Tommy...

Puis, il nota l'adresse du rendez-vous sur un carnet et cliqua sur « supprimer la conversation ». Il prit également le soin de supprimer tout son historique et les photos enregistrées sur l'ordinateur. Il fit ensuite un clic droit sur la photo du jeune homme et appuya sur « Imprimer ». Il sortit la feuille de l'imprimante et l'accrocha juste à côté de celle d'Édouard. Il fixa longuement le visage de sa nouvelle victime, effleura la photo du bout de ses doigts. Jeudi, dans trois jours. Cela lui laissait le temps de réfléchir à son plan, à la manière dont il libérerait Tommy. Chaque enfant a le droit à son conte, murmura-t-il. Et il monta à fond le volume de la chaîne hifi.

Sanders était dans son bureau lorsque l'on frappa à sa porte. Pelletier entra, accompagné d'un jeune policier, âgé d'une trentaine d'années.

— Maranson, je vous présente Stéphane Sanders, notre criminologue. À partir d'aujourd'hui, vous ferez équipe tous les deux.

Le jeune policier s'avança d'un pas et salua Sanders.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous et de votre réputation, c'est un honneur de participer à cette enquête.

Sanders regarda Pelletier puis s'adressa à Maranson.

— Pas d'honneur à avoir, vous savez quoi sur l'affaire Sarensky ?

— Il sait tout, je l'ai briefé il y a une heure, répondit le commissaire. Maintenant, mettez-vous au boulot et vous me tenez au courant dès que vous avez du nouveau, c'est compris ?

— Compris, commissaire, dit Maranson.

Sanders se remit à taper son rapport et Pelletier sortit de son bureau.

— Écoutez, je sais que vous préférez bosser en solo, mais je ne vous décevrai pas... croyez-moi.

— Vous avez participé à combien d'enquêtes ?

— Quoi ?

— Je vous ai demandé à combien d'enquêtes vous aviez participé, répéta-t-il.

— Euh, 2..., avec celle-ci, répondit timidement Maranson.

— Vous comprenez maintenant pourquoi je préfère bosser en solo. Ne le prenez pas mal, mais vous n'êtes pas taillé pour ça. Votre truc, c'est la paperasse, les soirées qui tournent mal, les pères alcooliques à coffrer éventuellement, mais pas l'affaire Sarensky... Mais il semble que je n'ai pas le choix, alors...

— Oui, mais...

Le jeune flic n'eut pas le temps de continuer que Sanders le coupa net.

— Ouvrez le dossier en face de vous, lui dit-il.

Maranson regarda devant lui et vit un dossier en carton jaune sur lequel il était écrit : « Affaire Edouard Sarensky » En l'ouvrant, il découvrit plusieurs photos et fut pris d'une soudaine envie de renvoyer son déjeuner.

— Mon Dieu, dit-il... C'est horrible, comment on... ?

— Comment on peut faire ça ? continua Sanders. Là est toute la subtilité. Certains commettent des atrocités suite à un traumatisme, parce qu'ils « pètent un câble » comme on dit et

pour d'autres, la raison est beaucoup plus profonde et obscure. Et vous, Maranson, votre avis ?

Le jeune policier jeta un regard à Sanders.

— Je..., je n'en sais trop rien..., dit-il.

Il regarda de nouveau les photos avec détail. Sur l'une d'elles, on voyait clairement que l'abdomen du pauvre Eddy avait été ouvert et puis recousu, tout cela avec une précision étonnante.

— Des pierres ont été retrouvées dans son abdomen, raison pour laquelle le tueur a pris le soin d'ouvrir notre chère victime et de la recoudre après, dit Sanders.

— Des pierres ? Pourquoi des pierres ? demanda Maranson. Personne n'éventre quelqu'un, le remplit de pierres et recoud le tout ensuite !

— C'est pourtant la réalité et c'est pour ça que vous êtes ici, lui répondit Sanders. Je sais que vous n'êtes pas accoutumé avec ce genre d'affaires, ce sera votre baptême du feu et autant vous prévenir tout de suite, ça risque d'être violent... L'homme, ou la femme, à qui nous avons affaire, ne s'arrêtera pas là. À en juger par la découverte du jeune Eddy, tout a été orchestré et pensé comme il faut, il joue une partie d'échecs et réfléchit déjà à son prochain coup... Vous jouez aux échecs, Maranson ?

— Euh, j'y ai joué quand j'étais plus jeune avec mon père, répondit le jeune policier.

— Alors je vous conseille vivement de réapprendre les règles du jeu parce que notre adversaire n'a pas l'intention de perdre la partie...

Maranson continuait de fixer les photos du cadavre du jeune Eddy. Ce ne serait que le début.

Jack reprit péniblement son souffle sous le regard amusé de Mike.

— Fais gaffe Jack, tu commences à rouiller ! lui dit-il.

Isabelle et Carole arrivèrent au même moment. En voyant Jack dans une position aussi ridicule, elles ne purent s'empêcher de rire.

— Vas-y doucement, Mike, dit Carole en s'adressant à son mari, Jack est novice et vous n'avez plus 20 ans tous les deux !

— Tu tiens le coup, champion ?

Jack fit craquer sa nuque et étira ses deux jambes. Il souffla un bon coup et regarda son beau-frère droit dans les yeux, comme par fierté, avant de rétorquer :

— Je suis prêt pour la suite !

Isabelle regarda son mari. Depuis qu'il s'était remis à fumer, Jack avait repris du poids et avait abandonné les activités physiques. Elle savait à quel point c'était compliqué pour lui d'essayer de faire bonne figure devant son frère.

— Alors, on reprend !

Les deux hommes s'étiraient, inspiraient, expiraient et s'étiraient de nouveau. Carole et Isabelle discutaient plus loin tout en gardant un œil sur ce spectacle qui les faisait beaucoup rire.

— Je suis ravie de voir que Mike et Jack puissent partager un vrai moment ensemble, dit Carole. Je sais ce que vous avez traversé et avec Mike, on est heureux que vous soyez parmi nous pour les fêtes, ajouta-t-elle.

Isabelle regarda son mari. Elle eut l'impression, l'espace d'un instant, qu'il avait repris goût à la vie.

— Merci, Carole, répondit-elle. J'espère seulement que ça va durer. Je sais que je dois laisser du temps à Jack, mais parfois je me dis que si les choses avaient été différentes...

— Stop ! dit Carole. Ne commence pas à refaire le passé ! Jack et toi, vous devez penser à votre futur, vous donner une seconde chance. Il t'aime et tu le sais...

— Oui, mais parfois aimer ne suffit pas...

— Vous y arriverez, j'en suis sûre ! Allez, viens, on va préparer la table pour nos deux grands sportifs !

Elle se mit à rire. Dehors, la neige continuait de recouvrir les rues de son manteau blanc.

L'homme était assis à une table isolée, un verre de whisky à moitié vide. Il regarda autour de lui, nerveux et impatient. Le message qu'il avait reçu deux heures auparavant avait indiqué : « Bar le Floors, rue poulet, RDV à 22 h 00. Comment je te reconnâitrai ? » Ce à quoi il avait répondu : « Une table seule, au fond du bar, chapeau blanc ».

Le Floors était un endroit atypique de par son architecture et son ambiance. Ses trois baies vitrées offraient une vue sur les toits de la capitale. Un endroit idéal pour une rencontre. Il regarda sa montre à nouveau, celle-ci affichait 22 h 08. Toujours aucun signe de Tommy...

Le serveur arriva à sa table.

— Tout va bien, monsieur ?

Celui-ci ne répondit pas et ne fit qu'acquiescer de la tête. Le serveur n'insista pas et retourna servir d'autres clients. Le bar commençait à se remplir. Un groupe de jeunes femmes entra, apparemment décidé à fêter un enterrement de jeune fille. Elles parlèrent au serveur et s'installèrent plus loin. L'homme se désintéressa rapidement de la situation et contempla de nouveau sa montre lorsqu'il l'aperçut pousser la

porte. C'était lui, Tommy, 22 ans, fan de mangas, il était venu au rendez-vous. Il paraissait encore plus jeune que sur la photo.

Fluet et élancé, il était vêtu d'un par-dessus marron et le jeans qu'il portait laissait entrevoir la maigreur de ses jambes. Le jeune homme scruta discrètement l'ensemble du bar à la recherche de son client. Après quelques instants, il se dirigea lentement et fit un signe de tête vers les toilettes. L'homme attendit quelques secondes, se leva et le suivit. Deux personnes attendaient leur tour devant les toilettes hommes. Personne devant les toilettes des femmes. Tommy lui fit signe de le suivre en bas d'un escalier, là où ils seraient plus isolés. Après s'être assuré que personne ne les avait remarqués, le jeune homme s'arrêta net :

— C'est 80 € l'heure et c'est l'argent d'abord, dit-il sur un ton franc. Il y a un hôtel juste à côté de la station, il y a toujours des chambres libres. Le gars me connaît bien, il me fait la piaule à 50 balles. C'est toi qui paies. Ça te va ?

— Ça me va, répondit l'homme.

— Alors, suis-moi, répondit Tommy. C'est à deux pas d'ici.

Ils sortirent du bar sans dire un mot et continuèrent sur 300 mètres. Chaque pas qu'ils faisaient s'imprimait dans la neige, toujours plus épaisse.

— On y est, dit le jeune homme.

Sur l'enseigne de l'établissement, on pouvait lire « L'hôtel de Carthage ». Tommy arriva au comptoir. Le réceptionniste leva les yeux et reconnut immédiatement le jeune homme. Sans même lui dire bonjour, il lui lança :

— Chambre 203, celle de gauche au deuxième étage. En cette période de fêtes, j'ai moins de chambres que d'habitude. Pas de besoin de te rappeler les règles, gamin ?

Sa voix était rauque et enrouée. L'odeur de tabac froid qui se dégageait de sa bouche ne laissait aucun doute quant à son hygiène de vie.

— Je ne veux pas avoir de problème Tommy, j'espère que c'est clair, dit-il en regardant l'homme dont le visage était caché par le chapeau blanc. Ton ami n'est pas très bavard, continua-t-il. Ça te fera le tarif habituel, parce que c'est toi, gamin.

Sans regarder le réceptionniste, l'homme lui tendit un billet de 50 euros. Ce dernier portait des gants et ne laissa à aucun moment la possibilité d'entrevoir son visage.

— Merci, Jacky, on sera discret, comme toujours, dit Tommy.

Et il fit signe à l'homme de le suivre. Arrivés devant la porte, Tommy tourna la clé dans la serrure et entra dans la chambre.

— OK, comme je t'ai dit, c'est l'argent d'abord. Tu sais comment ça marche, dit-il.

L'homme ne répondit pas et referma doucement la porte à clé. Il releva son chapeau et regarda Tommy. Son regard noir déstabilisa quelque peu le jeune garçon.

— Dis-moi, Tommy, quel est ton conte préféré ?

Le jeune homme fut surpris de la question et prit un moment avant de répondre.

— Quoi ? Comment ça ?

— C'est une simple question, Tommy. Quel est ton conte préféré ?

Le ton de sa voix était dur, presque autoritaire.

— Je ne comprends pas, est-ce que c'est une blague ou quoi ? T'es cinglé, mec, pourquoi tu veux savoir ça ?

— On a tous un conte préféré, quel est le tien, Tommy ?

— Eh bah moi, non, d'accord. Les contes de fées, ce n'est pas pour moi. Tu veux baiser ou pas ? rétorqua-t-il sèchement.

— D'abord, je veux que tu me répondes.

— T'es un fan de Bambi ou quoi ? Ton truc, c'est de te déguiser, c'est ça ? C'est pour ça que t'as un chapeau et des gants ? Blanche-Neige, voilà ma réponse, t'es content ? Blanche-Neige et ces abrutis de sept nains !

Il ouvrit la porte du Minibar.

— Bon, l'argent maintenant, continua-t-il.

L'homme sourit et regarda le jeune garçon se servir un verre de Whisky.

— T'en veux un ?

— Non, j'ai eu ce que je voulais, répondit-il.

Et il frappa la tête de Tommy avec le cendrier posé sur la table de nuit. Il frappa fort. Un bruit sec et sourd. Le verre de Whisky se brisa et le liquide coula sur le plancher. Le sang sur le sol se mélangea rapidement à l'alcool.

— Les loups sont partout, Tommy. Les loups sont partout. Pourquoi n'es-tu pas resté sur le chemin ?

Et l'homme regarda le jeune garçon, le visage maculé de son propre sang.

Pelletier était assis à son bureau en train de savourer le dernier cigare qu'il lui restait lorsque son téléphone sonna. Il regarda l'horloge fixée au-dessus de la cheminée, celle-ci affichait 00h18. Les coups de fil tard dans la nuit n'avaient rien

d'exceptionnel, mais Pelletier savait ce que cela signifiait. Il décrocha.

— Allô, Pelletier à l'appareil, dit-il. Que se passe-t-il ?

— Monsieur le commissaire ?

— Lui-même, je viens de vous le dire.

— Pardon, monsieur le commissaire, navré de vous déranger à une heure si tardive, mais on a reçu un appel il y a vingt minutes d'un hôtel, rue poulet, « l'hôtel de Carthage ».

Le policier à l'autre bout du combiné semblait effaré.

— Il... Il y a eu un autre meurtre, monsieur, dit-il. Un jeune homme de 22 ans. On ne sait pas qui c'est, aucun papier sur lui. C'est le gérant de l'hôtel qui a retrouvé le corps.

— Que personne ne touche à rien ! Je serai sur place dans 15 minutes.

Il était sur le point de raccrocher, mais le policier l'interrompit.

— C'est horrible, monsieur, son cœur, il...

— Quoi, son cœur ?

— L'assassin, commissaire, il... il lui a arraché le cœur...

Il était 00h47 lorsque le commissaire arriva sur les lieux. Deux voitures de la brigade criminelle étaient stationnées devant l'hôtel. Pelletier sortit de son véhicule et se dirigea vers l'établissement. Il aperçut Maranson dans le hall ainsi que le gérant qui se faisait interroger par deux autres policiers.

— Monsieur le commissaire, c'est horrible...

— Comment s'appelle la victime ?

Maranson n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Celui-ci semblait sous le choc et peinait à s'exprimer.,

— Je... je ne sais pas, Monsieur le Commissaire, je... dit-il timidement.

De toute évidence, Maranson n'était pas à la hauteur pour ce genre d'enquête. C'était un brave type, mais il n'avait en rien l'étoffe d'un policier de la criminelle. Il ne devait sa place dans la brigade qu'au fait que son père, Yves Maranson, avait été lieutenant pendant des années. Philippe Maranson n'était donc que l'ombre de son père.

— Il s'agit de Tom Kratz, un jeune homme de 22 ans, sans emploi, c'est tout ce que l'on sait jusqu'à maintenant, répondit un autre policier qui avait entendu la question du commissaire.

Pelletier leva la tête et reconnut immédiatement le brigadier-chef Emilio Martinez.

— Merci brigadier.

— Je préfère vous prévenir, commissaire, ce n'est vraiment pas beau à voir là-haut, dit Martinez. J'en ai vu des choses horribles, mais là...

Pelletier regarda le brigadier et avala sa salive. La nuit allait être longue. Tout en montant les escaliers de l'hôtel, il entendit les policiers et le bruit des appareils photo. En arrivant dans la chambre, il vit un jeune policier qui vomissait son repas du soir dans un coin.

— L'hôtel est vide ? Je ne veux personne dans l'établissement, dit-il en s'adressant à un des policiers, posté devant la porte de la chambre. Faites le nécessaire !

— Je m'en occupe tout de suite, monsieur le commissaire, répondit celui-ci.

Pelletier acquiesça d'un hochement de tête. Sanders était déjà sur les lieux et examinait de près la scène. Sur le sol, le sang de la victime était d'un rouge vif et l'odeur du whisky sur le tapis remonta jusqu'aux narines du commissaire. Celui-ci s'approcha doucement du corps étendu sur le parquet. En voyant le cadavre du jeune Tommy, il se mit la main sur la bouche comme pour ne pas vomir. Il n'en crut pas ses yeux.

— Putain de merde ! dit-il.

— Attention à ne pas trop vous approcher du corps, lui rappela Sanders. Pour le moment, nous n'avons aucune empreinte, mise à part celle de la victime.

— Comment ?... commença Pelletier, déconcerté.

— Le tueur lui a ouvert la cage thoracique et lui a arraché le cœur, dit Sanders. Celui qui a fait ça sait parfaitement ce qu'il fait et il ne laisse aucune trace. Mais ce n'est pas ça le pire...

— Comment ça, pas le pire ?

— Le tueur lui a effectivement arraché le cœur, mais il a laissé ça à la place...

Sanders tendit une pochette en plastique sous scellés. Pelletier regarda à l'intérieur et resta sans voix.

— C'est quoi, cette connerie ? Une pomme ? Pourquoi le tueur aurait mis une putain de pomme rouge à la place du cœur de la victime ?! Expliquez-moi Sanders ! À qui a-t-on affaire ? C'est vous le criminologue, oui ou non ?!

Il sembla visiblement horrifié de la scène dont il venait d'être témoin.

— Je suis comme vous, commissaire. Tout ce que nous savons pour le moment, c'est que ce gars est un professionnel et qu'il se fait appeler « le Conteur ». Voyez par vous-même.

Il pointa du doigt l'abdomen du jeune Tommy où deux mots étaient gravés dans la chair : « Le Conteur ». Pelletier regarda le corps du jeune homme et peinait à croire la réalité de la scène.

— Le Conteur, murmura-t-il, le Conteur...

Il était exactement 07 h 42 lorsque Sanders entra dans la salle. Une dizaine de policiers ainsi que le commissaire étaient réunis autour de quelques photos. Il les salua d'un geste de la tête. Il reconnut immédiatement les photos prises du corps de Tommy ainsi que celles du jeune Édouard. La nuit avait été longue et le café mis à disposition n'était pas un luxe. Sanders se servit donc une tasse et jeta brièvement un coup d'œil aux informations vidéoprojetées que le commissaire avait pris soin de relever sur les deux meurtres. Deux corps étaient clairement visibles : celui d'Édouard Sarensky, un jeune étudiant de 20 ans et Tom Kratz, un jeune de 22 ans, sans emploi. Le regard des policiers en dit long sur la manière horrible dont les crimes avaient été commis. Il y eut un long silence, seuls quelques murmures se firent entendre. Pelletier prit alors la parole.

— Très bien messieurs, commença-t-il. Vous savez pourquoi j'ai convoqué la plupart d'entre vous ce matin. Je ne vous apprend rien en vous disant qu'un homme a été retrouvé mort hier soir à l'hôtel de Carthage, situé au 7 rue Poulet. La victime s'appelle Tom Kratz, âgée de 22 ans et, semble-t-il, sans emploi. Info à vérifier, trop tôt pour le dire.

— Qui a découvert le corps et à quelle heure exactement ? demanda un policier.

— C'est le gérant de l'hôtel, un certain Jacky Brits, la soixantaine passée, répondit Pelletier. Il a dit s'être inquiété de ne pas revoir redescendre le gamin, il est monté voir, a frappé trois coups à la porte de la chambre, mais aucune réponse. Il a

ouvert la porte avec le double des clefs et vous connaissez la suite. Il était 00 h 12 lorsqu'il nous a appelés, il confirme avoir téléphoné quelques minutes après la découverte du corps.

— Est-il vrai que le tueur lui a littéralement arraché le cœur ? demanda un autre policier au fond de la salle. Et qu'une pomme a été retrouvée à la place de l'organe ?!

Le silence de la salle se brisa. Pelletier regarda Sanders, comme pour chercher un soutien. Tout le monde était désespéré et ne comprenait pas comment une telle atrocité avait pu être possible.

— Oui, c'est vrai, répondit Sanders. En effet, c'est ce que le tueur a fait. Et pour le moment, nous ignorons la raison d'un tel geste. Il est encore trop tôt pour broser un portrait de l'assassin ou de connaître son profil psychologique, continua-t-il. En revanche, nous avons une information précieuse sur lui.

— Ah oui, et laquelle ? lança une jeune policière au premier rang.

C'était Maggie Marsh, une jeune recrue au tempérament bien trempé. Elle prenait des notes sur un cahier déjà bien rempli.

— Notre assassin se fait appeler « Le Conteur ».

— Le Conteur ?! Vous voulez dire comme un gars qui raconte des histoires aux enfants ? continua la jeune femme.

— Exactement, répondit Sanders.

— Sauf que là, nous ne sommes pas dans un conte de fées, Maggie, enchaîna Pelletier. C'est tout le contraire.

— Je ne comprends pas... pourquoi alors se faire appeler le Conteur ? insista la jeune femme.

— Comme nous l'avons dit, nous disposons pour le moment de peu d'indices ou d'informations qui nous mettraient sur une piste fiable, expliqua Sanders.

Il montra la photo d'Édouard affichée au tableau.

— Le jeune Édouard Sarensky a été retrouvé mort dans son appartement, il a été retrouvé par sa propriétaire, Madame Bertier. C'est elle qui l'a découvert. Vêtu d'un manteau rouge-écarlate. Le tueur a ouvert l'abdomen de sa victime, l'a rempli de pierres pour finalement le recoudre. Un message a été également découvert au plafond « Le chasseur ne viendra pas », continua-t-il. Et l'homme a laissé sa signature gravée dans la chair de la victime.

— Le petit Chaperon Rouge, dit Maggie Marsh. C'est l'histoire du Petit Chaperon Rouge ! Mon père me racontait cette histoire quand j'étais petite.

Un autre policier prit la parole.

— D'accord, mais à la fin du conte, le chasseur tue le loup, non ? Il tue le grand méchant loup ! dit-il déconcerté.

— Oui, dans la version édulcorée que l'on aime raconter à nos enfants pour s'endormir, la magie des happy ends. Mais les versions originelles sont généralement bien plus sombres, répondit Sanders. Dans celle de Charles Perrault, le petit Chaperon Rouge n'y réchappe pas et le grand méchant loup qui nous terrorise tant continue d'errer tranquillement dans la forêt. C'est ça la vérité. Et c'est précisément le message de notre tueur. Le chasseur ne viendra pas.

[COMMANDEZ CE ROMAN](#)

